GRANDS ESPACES

barre / oblique

b a r r e / o b l i q u e

b a r r e / o b l i q u e

VOL. 28 Nº 2

PRÉFACE

C'est une question à double tranchant. Une question qui trouble les eaux, nous force à naviguer une fine ligne. Entre l'anéantissement et la sublimation, nous tentons de choisir un camp, de nous y accrocher. Nous nous immisçons là où les frontières jaugent à l'aune de leurs subversions. Nous faisons l'apprentissage du leurre de la mort. Le piège d'une rationalité qui hurle sans répit les conditions de son existence. Ne perdre ni le Nord ni la raison. Mais notre dévotion est sourde au silence et, obnubilé·es par l'arbitraire de nos meilleures idées, nous basculons de l'autre côté, là où l'ombre tombe sur les lieux communs. *To be* : le reste est vraiment hors de question.

Comment affronter la houle sans se faire avaler ? Peut-être en faisant confiance, les yeux clos. Nous retrouverons la surface de l'évidence. Nous prendrons une lampée, battrons des pieds, nous nous abandonnerons au corps et à l'appel des astres. Dans les remous, nos membres s'agenceront aux contradictions. Nous ne recommencerons jamais : les dédales de nos esquisses nous mèneront toujours plus loin. Les autres n'auront qu'à nous suivre. Nous savons que la guérison peut naître du renoncement. Des accords insoupçonnés peuvent poindre entre soi et les autres. Sans trop savoir, changer d'idée reste l'expression d'une liberté solidaire. Comme celle de se tromper pour mieux se reconnaître. Louvoyer, c'est encore avancer.

Surtout, ne pas rester pris·es sur une mauvaise pente. Nous descendrons des sommets, traçant sur l'aval un axe suspendu, poursuivant sa linéarité. Nous n'accepterons pas d'être à bout de souffle ; nous nous inclinerons au Suête. Tout le corps en quête d'un point zéro, la cage thoracique épousera le flanc des montagnes, le cœur se posera sous les sabots des chèvres. Ce ne sera pas un rapt. Nous ne souffrirons pas. Nous endurerons le risque en le nommant.

Puis, nous nous coucherons. Enfin bercé·es par le limon. Enfin déposé·es. Juste là : dans le caniveau, dans cette césure qui n'a rien d'une fosse et tout d'une fête. Entre ce que nous croyions et ce que nous découvrirons, lové·es, comme entre deux amants.

Mathilde, Camille, Robert, Jeanne, Morgan et Gabrielle



barre / oblique

b a r r e / o b l i q u e

b a r r e / o b l i q u e

TABLE DES MATIÈRES

LE PETIT ESPACE



TOUJOURS À GAUCHE DU PREMIER MOT

NORA KERVROËDAN

/// je suis toujours légèrement en dehors de la phrase

à gauche du pronom

où gesticuler suffit, où /// j'étudie
mon corps

à la loupe
sans l'encombre du mot

/// j'en tire des conclusions sur la pertinence de la peau

*

Nora Kervroëdan

polir des briques autour du poème
est un geste plus précieux
que l'écriture

si /// je passe aux aveux /// je prépare
un incendie

mais /// j'aborde une folie

l'imposture de ma barricade

ces petits monologues du /// je
ne sont pas des grenades

c'est une catastrophe

/// je m'écarte du texte — dégoût

*

/// j'aiguise mon fémur
/// pour glisser hors de ma peau

/// détruire une caméra de surveillance avec mes os

/// la déflagration grésille

/// l'image n'intervient pas plus loin
/// que l'écran

/// mon poème
/// est aussi faible que moi

/// il ne brise que la métaphore de mes dents

/// je pourris dans mes livres — saccage

*

/// entre chaque poème
/// je perds mon arsenal

/// j'arriverai dévastée dans la dernière phrase

*

/// je sais qu'il faut risquer la syntaxe

un travail de la mémoire
et de l'hostilité

une dévoration a lieu, du spectateur
par le spectacle

/// je prête mon œil, certes
il est sans paupière

mais ils volent à nos bras
l'habitude de la contre-violence

le muscle oublie comment manier
le côté rouge de la veine

pilier d'apathie
dans l'étendue du grésillement

un sens exagéré de la lumière

*

l'air se ferme
à nos bouches

/// je ne peux pas écrire devant
un bulldozer

qui répand la mort dans l'espèce

*

le poète ne fait que jaunir un désastre

*

oh assez de ces conversations
parmi les ruines

le langage n'a aucune cérémonie
pour arrêter un ciel qui tombe comme guillotine

alors brûlez les poèmes

pour une traînée de poudre

////////////// tiens, une allumette ⊙





APRÈS-COUP

RACHEL HENRIE

« [...] je tire ce fil, mets un point au bout de chaque phrase pour retenir les mots. Pour ne pas glisser. Je dis que, dans le noir, je sens la Terre tourner avec l'impression d'avancer en touchant le plafond. »

Louise Warren, *L'enveloppe invisible*

L'axe délimite le lieu et l'espace.
La posture incertaine, je fixe l'entre-deux.

Deux temps,
un coup.

*

Le béton bleu éclaire le dessus de ma tête. Le ciel infranchissable porte mille craquelures.
Cette carte ne me mènera nulle part.

*

L'avant et *l'après* : les repères du vécu. Manipulés par les événements, ils forment une vision précaire, pourtant si vive. Fermés puis rouverts, ils créent un pli, traduisent le choc. Voilà que je cours, cherchant, peut-être trop tard, un récit, une explication.

Frappée par la banalité quotidienne, je me courbe. Le pivot est invisible sous les couches de peau, de tissus, d'anonymat. À travers les regards encadrés, je ne vous vois pas. « on ne sait / comment naît / d'où revient / une voix[1] ».

*

le ciel s'est fermé ce jour-là
je l'ai observé
retenant mes contorsions

Je me demande si la ville se plie sur elle-même pour exister en crevasse du ciel, ou si c'est moi qui, crispée, tente de distinguer ma voix du vacarme.

*

[1] Louise Warren, *La ligne d'incertitude*, Montréal, Québec, Noroît, 2023, p. 11.

Dans l'urgence, je recueille les points saillants du paysage. Une empreinte de main sur une vitrine sombre, les reflets éteints sur les flaques d'eau.

« l'incertitude progresse / l'air se vide[2] »

Je m'y étends par segments, en tentant d'abord de copier les angles.
L'espace se déclenche, s'écrit,
à retardement.

Le présent s'accumule. Malgré moi, j'agis, *après*.

*

Deux blessures pour former l'angle. Dormantes, elles persistent, s'oublient parfois. La géométrie se calque sur les fronts alors que mon imposture coule sur ma langue. Comment dire. J'ouvre et ferme la bouche, le carnet m'imite. Ou peut-être est-ce la fenêtre. Un geste relie les possibles. Je souhaite que la chaleur d'un souffle transforme cette limite en frontière. La brume sur la paroi me rappelle la voix de l'autre, « je suis le nuage qui passe. Je ne suis pas une illusion[3] ». Le temps se perd à force de regarder au travers.

*

[2] *Ibid.*, p. 29.
[3] Louise Warren, *L'enveloppe invisible*, Montréal, Noroît, coll. « Lieu dit », 2017, p. 99.

Les lignes conditionnent l'accès : elles découpent le palpable et imitent l'arrêt. Mes paumes cherchent à s'unir alors que je recule pour mieux voir. Je laisse les limites encombrer ma prière. Au tournant, la lumière blanche du dehors devient bleue. Une porte se referme.

*

Le réel impassible s'accumule en sédiments sur mon corps. Rien n'est arrivé ici, et pourtant l'événement se transpose jusqu'à recouvrir les surfaces du lieu. L'humidité sur les fenêtres fait détourner le regard. Il faudrait noyer le récit pour qu'il touche au nœud. Il faudrait fissurer la surface des éléments pour raconter la violence. Seule la voix demeure intelligible.

À la lumière du jour, je n'ai d'autre choix que de me recueillir sur ce que la main précipite. Jeter ce qui pulse et paralyse sur le papier, au hasard. La conscience n'en peut plus de ressentir l'urgence comme un élancement aigu sous la peau, « les blessures endormies / encore fumantes[4] ».

*

Le nœud se déforme, creuse, laisse son empreinte sur les paroles alignées, puis sur la chair. Ce poids de l'expérience fait tanguer le lieu. Accotée aux murs, je le regarde se dénuer de ses détails, chargé d'une histoire trop grande pour lui.

*

[4] Louise Warren, *La ligne d'incertitude*, p. 30.

Le blanc comme la durée d'une plaie ouverte. *L'avant* est scindé derrière moi. Je trébuche sur le renouvellement de la marche. Il faut continuer à tourner les pages sur ces phrases qui retiennent le lieu exploré avec peine.

*

Espoir brusque de me voir émerger de l'entre-deux. Du ciel, du sol, du présent. Que le choc se répercute dans les vibrations de la voix.

*

« mes inquiétudes brillent / me gardent vivante / lambeaux [...] / formes illisibles[5] »

Mon ventre est vide, la fenêtre est presque ouverte. De l'autre côté, le triomphe vide et sale. L'apparition des repères est un vertige.

*

[5] *Ibid.*, p. 49.

avant :
    suivre la marque d'une ligne droite
    pleine

*

« Dans les poèmes, les images me suivent, les vers s'espacent, secoués eux aussi[6] ».

*

après :
    virage aux coins d'un mot
    errance devant les fenêtres
    l'immense promesse
    déambuler, c'est limer les angles

*

[6] Louise Warren, *L'enveloppe invisible*, p. 100.

Yeux à mains avec le texte d'une autre. Le contact chaud picote. C'est soudainement *l'après* qui s'étend. Ses lignes se font strates, elles tanguent, trouvent leur force dans le vacillement. Elles construisent quelque chose de grand.

La violence, un éclat mat dans ma bouche stérile, brille au contact du livre.

Un nouveau pli traduit le ciel, je m'agenouille.
De grâce. ⊙





DU MEILLEUR CÔTÉ DE L'ENFER

MAXIME HERBAUT

Ici, même la faune est bancale. Les rares créatures qui hantent notre île ont les pattes plus courtes d'un côté que de l'autre. Cela leur permet de suivre sa pente déroutante. On n'y trouve que quelques crabes et musaraignes, et aussi une curieuse espèce d'oiseaux malingres, grisâtres, au cou torve, qui ne chantent jamais. Certains ont les pattes gauches un peu atrophiées, d'autres les droites, et cependant à les voir boitiller sur le sable on ne peut s'empêcher de leur trouver parfois une étrange grâce. Ils ne semblent guère gênés par le dénivelé de l'île, ni par sa disparition prochaine, qu'ils ignorent. Cette ignorance nous semble quelquefois le seul bien désirable en cette vie. Seuls les bernard-l'ermite sont ici à peu près ce qu'ils sont ailleurs : leur dissymétrie naturelle est dans son élément. Dire que nous les envions serait un peu fort, mais ne serait pas tout à fait erroné.

Peut-être, si nous survivions assez longtemps sur ce monticule désolé, nos rejetons hériteraient-ils de ces facultés, et formeraient-ils, par une sorte de syndrome des Galapagos, une nouvelle famille d'êtres humains, capables de se déplacer sans peine à sa surface oblique. Mais les Galapagos sont loin, et le reste du monde encore plus. De même que toute idée de descendance.

Nous sombrons par degrés. Nous savons que tôt ou tard, nous finirons tous sous les eaux. L'île, non contente de pencher vers la mer, s'y enfonce inexorablement, et s'incline un peu plus chaque jour. On ne saurait mieux définir sa forme que par l'image d'une équerre, d'un vaste toboggan dont l'arrière dépourvu d'échelle serait une falaise à pic, haute de quelque vingt mètres (bien moins qu'autrefois), et dont la pente aboutirait à une frange de sables mouvants, fangeux pédiluve des profondeurs. Entre ces périlleuses extrémités s'étend une large langue de terre sèche et d'herbe drue, parsemée de rares arbres sur lesquels, en lieu de feuillage, pousse la même herbe.

Nous utilisons ces arbres pour échafauder des abris de fortune, mais même une fois le bois coupé, l'herbe continue de pousser sur l'écorce, jusqu'à tapisser l'intérieur de nos cabanes, que nous construisons le plus haut possible, bien évidemment. Elles sont montées sur pilotis, d'un seul côté, en aval, afin de rétablir artificiellement l'équilibre qui nous fait défaut, et d'offrir un plancher au moins provisoirement horizontal. Car ce subterfuge ne dure malheureusement qu'un temps : au bout de quelques jours, l'inclinaison accrue de l'île fait à nouveau pencher le sol, et nous oblige à ajuster régulièrement la hauteur des pilotis. Notre mobilier aussi est fonction du dénivelé : tabourets, lits, chaises sont constamment remodelés, ce qui ne nous empêche pas, malgré nos vaillants efforts, de rouler sous nos tables obliques de temps à autre.

En raison de cette configuration particulière de l'île, rien ne freine nos chutes. Quand on tombe, on ne s'arrête pas, jusqu'à se retrouver dans l'océan, à moins qu'un autre insulaire à proximité n'ait le réflexe salutaire de vous saisir par le bras. Ainsi, il arrive qu'au matin, un voisin ait disparu, probablement tombé du lit pendant son sommeil. Aucun de nous n'est à l'abri de ce genre d'accident. Nos cabanes ont des toits et des murs rudimentaires, mais pas toujours de portes dignes de ce nom. Pour nous prémunir contre cette calamité, nous avons pris l'habitude de creuser de petits remblais à l'entrée de nos demeures, et aussi en divers points de la pente, afin de ralentir notre descente, mais ils ne sont pas toujours suffisants et provoquent aussi, occasionnellement, des chutes aux conséquences incalculables, lorsqu'ils rencontrent le pied d'un marcheur distrait. En l'absence de moyens efficaces pour soigner les blessés ou les malades, de matériaux solides pour construire un radeau (le bois utilisé pour les cabanes prend inexplicablement l'eau) et de nourriture adéquate (les oiseaux faméliques et mollusques improbables mentionnés plus haut, de même que les poissons douteux que nous pêchons de temps à autre, peinent à nous sustenter), notre survie est une affaire très délicate.



L'une des premières solutions proposées pour remédier à notre condition précaire fut d'aplanir le sommet de l'île, afin de créer une surface horizontale suffisante pour accueillir tous les habitants avec un certain degré de confort. En dépit de ce que l'idée avait de séduisant, nous avons rapidement dû y renoncer, pour deux raisons. En premier lieu, l'angle de l'île se déplaçant insensiblement de jour en jour, ce qui eût été une plage horizontale serait fatalement devenu une autre pente à plus ou moins brève échéance. Par ailleurs, l'engloutissement progressif de l'île nous incitait à préserver sa côte naturelle, qui nous permettrait de nous réfugier à son sommet le plus longtemps possible : décapiter l'île, c'était peut-être abréger d'autant de jours notre propre existence. Si l'île finissait complètement à la verticale, et dans ce cas seulement, cette option nous aurait encore laissé un peu de pente où fuir, mais cette issue demeurant très incertaine, jusqu'à présent, nous n'avons pris aucune mesure en ce sens.

Il est des jours où la nostalgie nous prend d'une autre pente, celle de notre navire au moment où il a coulé. Bien qu'alors nous ayons cru notre heure venue, nous savons aujourd'hui que cette première pente n'était pas irrémédiable, qu'elle était le meilleur côté de la longue pente qui nous attendait, et dont nous ne connaissions pas, en ce temps-là, l'autre versant, auquel il n'est plus d'échappatoire. Nous aimerions être encore à bord du bateau en train de sombrer, revivre ce premier naufrage si riche de possibilités, et dont l'issue inattendue allait nous offrir ce délicat sursis.

Peut-être notre îlot dérive-t-il, telle une épave ou un vaisseau en déshérence, d'ailleurs, nous n'avons aucun moyen de le vérifier. Notre capitaine, comme tous ses confrères dignes de ce nom, a préféré couler avec son bâtiment et tous ses instruments de mesure. Il est bien possible que nous ayons voyagé plusieurs milles à bord de notre récif penché. Certains jours, nous avons l'impression, en regardant au loin, que c'est la mer qui penche, l'horizon qui s'élève. C'est ce que doivent se dire les crabes : qu'ils sont les seuls à marcher droit dans un monde de travers. Si nous devions jamais être secourus et revenir à la terre ferme, vaudrions-nous mieux qu'eux ? Pourrions-nous encore vivre parmi les humains, n'ayant plus le même centre de gravité ? Nous serions condamnés à boiter, à marcher de biais dans un monde plat, éternels claudicants sur une terre solidement campée sur ses deux pieds. Notre pente nous suivrait.

On nous avait mis en garde contre les Bermudes, leurs monstres et leurs spectres. Nous savons à présent que les seuls monstres marins qu'on y trouve sont leurs îles penchées. Les seuls spectres sont ceux qu'elles font de nous.

Comme tous les spectres, nous gravitons autour d'une frontière. Au bas de la pente, la zone vague où notre terre rencontre l'océan se compose d'une bourbe mouvante qui, à son extrémité, peut engloutir un homme en quelques secondes. À mesure que l'on s'en approche, le sol devient plus meuble, et nous prenons bien garde à ne plus avancer quand nous le sentons mollir. Impossible de pêcher à cet endroit, ou même de mettre les pieds dans l'eau. Nous prenons les poissons de l'autre côté, du haut de la falaise. Par intermittences, cette frange sablonneuse se met à bouillonner pendant quelques heures, et dans les vapeurs fétides qui en remontent émergent des ossements, lisses et propres, comme blanchis à la chaux. Et nous savons que, quel que soit le genre d'enfer où nous avons eu le malheur d'accoster, nous sommes encore, pour un certain temps du moins, du meilleur côté. ⊙





BRUT / EXOTIQUE

CINQ HECTARES POUR LES TOURISTES

PIERRE ANDREANI

ah ! me souviens de ce sable / on se bégayait des histoires / de pirates en plastrons / dans leur nef naufragée / littoral enflé / sur la sente antique / hémoglobine séchée / par temps de foudre / ça retournait la terre / des palmiers / dans le fond du décor flavescent

sur le pont du ferry / on jouait à se pencher / en avant dans l'écume / mouillante la mer / dévorante déglutit / une lumière aux suspendus / une semaine anglaise / en reclus partagés / dans les tapis d'aiguilles / de pins vendus pour une / poignée de braises / à qui la voudrait bien payer

à l'arrivée wagon-lits / jet d'eau qui récure / dans ma chambre au cactus / étourdissante l'autochtonie / passe-passe du vivant / provenance tactile et rougeurs / soleil qui cède à la zone / crépuscule j'ai siroté / un mélange allongé / sur la paille en miettes / sur le béton blanchi / à côté de mes bagages perdus / sur ce sol privatisé

un point sur la carte « vous / être ici » circonscrit / touriste en bail, vedette ou / animal de probation / et dame à dents spoliées / diaporama de zoologue / un rouf décoiffé par le / vent de Fortaleza / peuplement envenimation / d'une flopée d'affadis / en direction du phare armé / il montre la mer nue / triste et nappe-monde

toboggan retourné / caresse cadenas de marbre / farfelu fermoir de ma / valise pleine d'azeroliers / heureusement inviolé / je renonce & repose / les regards sectaires / du peuple de l'estuaire / une hirondelle bleue sévit là / l'excellente programmation / télévisuelle me retranchera / quelques heures de vérité / bien crues, déplaisantes

depuis la piscine en travaux / vue sur la salle à pâture / et le teck de la marina / sportivement tu t'élances / vers le buffet de coquillages / ou de crabes : 95 calories / pour 100 g de chair / plateaux polystyrène et / rince-doigts parfumés / une portion s'écarte / une évidée sonate en mi / mineur, tarentelle ou / formes musicales associées

oserez-vous nocer pour / soixante-deux remarques ? / bronzante donzelle / protagoniste thermique va / croustillante qui fume fournaise / adulée du panel saoudite / un hula groupé et composé / dans les fleurs du départ / tapis rouge et pour boire / une larme de sécurité / pour une joie au hublot / promesse de refouler le tarmac / même heure l'an prochain sûr ⊙







LA VERTICALITÉ DONT LA CHUTE EST FAITE

CAMILLE PARENT-MONTPETIT

Alors le soleil tombe
éclate de tout son long
au creux de nos reins

l'envol est une chute vers le haut

ver/s/tiges d'un printemps où le cœur s'écrase crève et coule en canicule
la musique dégouline
lave les amertumes collées
essuie le fiel de janvier

mais parfois

je frotte et ça s'étend

/ /

Camille Parent-Montpetit

Bavures !
Bavures !
Bavures !

J'en bave encore
et toujours je salive de vous toustes

Je suis indélébile
tachée jusqu'aux bronchioles
et débile

d'avoir bu jusqu'à la lie

il faut interrompre le mouvement pour remarquer :
    le trèfle devenu fantôme dans ma tisane brûlante
    la bande blanche sur la queue d'une paruline
    l'alchémille dans le gazon juste avant mes règles
    la goutte de pluie sur mon dos

se retrouver de l'autre côté du non-retour
diluer la fièvre
la soif le sel

interrompre rien/tout

    (la feuille en tombant ne sait rien de sa chute)

échos charnières
intercalages friables

ventre creux
    palustre
        plein/vide/plein

des allures d'oiseau migrateur

    l'incendie puis le champ d'épilobes

sève décuplée
les levers de soleil en écho

étoiles attachées aux pieds
bruits de pas en constellations
    tout écouler d'un souffle

ça rattrape en vitesse
ce sentiment d'à la fois fuir
et courir après

    rien/tout
    le trouble

course qui prend des allures d'envolée

Camille Parent-Montpetit

j'oscille entre m'éparpiller
et prendre racine
cherche l'homéostasie
les entre-deux saumâtres

signe d'air suivant les oiseaux
pour prendre pouls/perdre pied

la mesure des écarts vertigineux
quand chaque floraison est un anniversaire

et que j'ai encore de la terre sous les ongles

j'en fais des rêves lacustres
où je suis prisonnière des contours
des étangs ou des quadrilatères de rues

la verticalité dont la chute est faite

quite expensive for a free fall

alors je m'envole encore
plonges vers un nouveau soleil

je tombe au rythme des révolutions terrestres ⊙

barre / oblique

LE
PETIT ESPACE

Mon protocole d'urgence*

1. Constater le danger

je porte un regard vers le miroir
dans l'espoir de me voir brave

t r e m b l e r

2. Se tapir dans un coin
idéalement sous quelque chose
(comme une table)
idéalement sur quelque chose
(comme un anxiolytique)

Chut!

2. Tendre l'oreille

comme si j'avais la surprise/ le plaisir
d'y voir quelqu'un d'autre que moi

Pas de bruit

3. Respirer

3. Souhaiter que ça se passe vraiment vite

4. Avancer vers une issue?

rien à droite

rien à gauche

4. Respirer

5. Attendre
dans l'incertitude

j'ai peur d'avoir peur et ça me paralyse
je me tapis dans un coin avec la honte
de ne pas comprendre les héro·ïnes

mes mots ne (dé)forment que des
histoires de pleutres incapables
d'agentivité

5. Se tapir dans un coin
idéalement sous quelque chose
(comme une table)
idéalement sur quelque chose
(comme un anxiolytique)

6. Souhaiter que ça se passe vraiment vite

7. Respirer

8. Attendre
dans l'incertitude

t r e m b l e r t r e m b l e r

*ne fonctionne pas dans la majorité des situations

Traumavertissement :

ce texte pourrait déclencher/raviver une forte angoisse existentielle

/ une vague de cynisme capable de noyer votre joie de vivre pour quelques heures, voire plusieurs jours

/ un effritement de votre foi en l'humanité si celle-ci n'est pas déjà toute émiettée et partie au vent

/ une envie furieuse de manifester avec des torches et des fourches en gueulant jusqu'à ce que vous n'ayez plus de gorge / en marchant jusqu'à ce que vous n'ayez plus de jambes

/ un puissant dégoût à l'idée de partager la planète avec des gens qui considèrent que l'argent vaut plus que la vie humaine

/ un regret d'avoir eu des enfants parce qu'iels mériteraient de pouvoir un jour se loger sans avoir à vendre leurs organes

/ un désir de dévorer la CAQ / les propriétaires qui ont « travaillé tellement fort » pour acquérir leur « investissement » de huit blocs / deux cents « portes » et qui ont la tête profondément dans le cul / sont en amour avec leur rectum au point d'en oublier que l'habitation est un besoin fondamental

/ des pensées meurtrières que le petit Jésus / votre grand-mère désapprouverait

/ une anticipation pour votre avenir déjà hypothéqué par les changements climatiques / l'inaction des gouvernements / les projets débiles et écocides comme Northvolt / l'inflation de tout / la montée de l'extrême droite / Trump qui tarde à mourir d'une combustion spontanée / Amazon

/ une impulsion de parcourir tous les sites de logements à louer / de propriétés à vendre dans l'espoir de trouver une solution qui vous aurait échappée / une avenue possible qui ne vous prendrait pas trop à la gorge pour l'année à venir / les trois prochaines décennies

28 mars 2034, 16 h 29

Bonjour, je vous ai envoyé par courriel le document de l'ajustement du loyer pour cette année.

Pourquoi 180$ d'augmentation?

L'année passée, c'était 175$, et vous nous aviez dit que c'était exceptionnel, vu les travaux importants effectués à cause de l'inondation. Cette année, vous avez juste changé une poignée de porte. Je comprends pas.

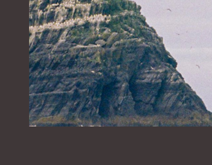
C'est 12% d'augmentation. Vous pouvez vérifier : nous sommes dans la moyenne recommandée pour cette année par le TAL.

un matin
il pleut une pluie blessante
je lui tends mon visage
elle se fiche dans mon oe/il

depuis
mon regard O B L I Q U E
et je
penche
pour
retrouver
l'équilibre

plus tard
je tords des gouttes pour me faire un abri
j'inverse le sens de la chute

à la fin
des épines semblent sortir de terre \\\\ elles \\\\ poussent \\\\ en \\\\ touffes \\\\ et se hérissent sous mes pieds nus





CORALLINE ETHIER

Parfois, la ville est vaste. Les gens marchent sans même s'offrir un regard, les yeux concentrés à s'organiser un trajet dans la neige transformée des trottoirs. Mais parfois aussi, le monde est petit. Parfois il nous surprend, nous intrigue, nous sourit. La ville est comme ça, pleine de facettes à retourner, de souvenirs en devenir. On ne sait jamais ce qui nous attend au coin de la rue.

Notre-Dame / Atwater. Le monde rentre du marché. J'ai un tablier de la boulangerie soigneusement plié et une miche de pain chaude dans un sac en coton sur mon épaule. Une longue file attend la 35 direction ouest. Je me place à la fin de la queue.

Ottawa / de la Montagne. J'habite Griffintown depuis cinq ans déjà. Peuplé de petits chiens et de quelques humains, quartier industriel embourgeoisé, la gentrification par excellence où influenceur·euses peuvent admirer l'emblématique *Farine Five Roses* clignoter en rouge depuis leur balcon.

Au coin de la rue devant chez moi, on a ouvert une *bodega* à la new-yorkaise. Les gens de mon quartier meurent d'envie d'habiter New York, ils jouent le rôle lorsqu'ils vont se chercher un café latté trop cher ou une pointe de pizza. Un rôle aberrant, paradoxal, puisque ces habitudes relèvent plutôt de l'Ancien Monde que du rêve américain.

Sur ma rue, des commerçants tentent leur chance au bas des tours à condos et se résolvent souvent à fermer quelques mois plus tard. Les jeunes professionnels qui se sont installés aux étages supérieurs n'ont apparemment besoin de rien. Non, c'est faux. Des camions de livraison se stationnent aux arrêts d'autobus et sur la voie réservée aux cyclistes, les rues ayant été refaites étroites, « à l'européenne », en sens unique et sans espaces de stationnement, offrant une expérience optimale aux quelques piétons comme moi. Le décor cherche encore à témoigner sa nostalgie du vieux continent, on aimerait tant être ailleurs, mais c'est raté.

Au bout de ma rue, il y a un local sur le coin, joli et bien fenêtré. Avant, il abritait une boutique de plantes où il était possible d'acheter un café, de s'y installer pour lire, répondre à quelques courriels ou discuter en tête à tête. L'endroit donne sur le sud, la lumière y entre joyeusement. Depuis quelque mois, les plantes sont parties, on a retiré le comptoir décoré de tuiles en céramique rose. La boutique a fermé. Devant le local, à nouveau vide, une feuille dans la porte indiquait qu'il était à louer. Je me disais qu'il serait l'endroit idéal pour une librairie de quartier. Le temps d'y rêver un peu, c'était devenu un dépanneur.

Sainte-Catherine E. / Berri. J'émerge de la station de métro. Un homme se tient sur le coin de la rue avec une affiche posée sur ses épaules à l'aide d'attaches en plastique. Sur sa poitrine et sur son dos, on m'invite à « choisir la vie » avec, à l'avant, l'image d'un nouveau-né. J'attends le signal piétonnier pour traverser Berri, à quelques pas seulement du pavillon où se donne mon cours de l'après-midi.

J'aimerais savoir ce qui amène un homme à porter une telle cause avec autant de conviction. Connaitre sa vie, les événements qui l'ont motivé à se pointer ici, jour après jour, beau temps mauvais temps, afin d'encourager un choix qui ne concerne pas son corps à lui.

Par contre, le message me laisse libre dans l'interprétation que j'en fais. « Choisir la vie », ça peut aussi dire que je choisis la mienne. Ne ressentant nul besoin de lui faire part de mes observations, je contourne cet homme avec une attention particulière pour ne pas croiser son regard.

Je traverse.

Clark / Boul. St. Joseph O. « Je te connais, toi », qu'elle m'a dit. Je ne la replaçais pas, mais j'ai fait tout comme. « Le monde est petit, tu fais quoi par ici ? ». Je lui ai demandé ça comme si elle n'avait pas d'affaire là, comme si la ville m'appartenait, à moi seulement. Rapidement dans notre conversation, elle a nommé des gens que je côtoyais au secondaire. Ailleurs. En région. Autrefois.

Devant moi se tenait une connaissance quelque peu estompée par le déménagement et les années. Mes souvenirs de l'adolescence sont un peu flous. J'ai plutôt tendance à éviter de revisiter cette période, cette version de moi à laquelle je ne souhaite plus ressembler.

Depuis, elle avait obtenu son diplôme, d'une autre université que la mienne. Je l'ai félicitée, avant de résumer mon parcours à mon tour. Puis, elle devait y aller, on l'attendait.

La regardant partir, je voulais me rappeler son nom. Et puis j'ai pensé à autre chose, suis passée à autre chose. La vie continue.

Chemin de la Côte-des-Neiges / Jean-Brillant. Fidèle à son poste, une femme enchaîne les chansons du temps des fêtes sur le trottoir. Sa voix est aiguë et usée, mais elle persiste. Parfois, elle ne connait pas toute la chanson et ne répète que le refrain. Sur les balcons des appartements étudiants, des bacs à fleurs sont sortis. Mais grâce à la chanteuse, ici, c'est Noël toute l'année.

Av. Gatineau / Av. Lacombe. J'appelle ma mère après une rupture. C'est fini, on s'est laissés. Ma voix tremble au téléphone, je pleure. Elle comprend, me dit que c'était la bonne chose à faire, la bonne décision à prendre. Nous étions différents, ne voyions pas l'avenir de la même façon. Je ne me calme pas. Les passants m'entendent. Notre fin était longue, il voulait que je m'explique, il voulait s'expliquer.

Reviens-tu à la maison ce *weekend* ? Oui *mom*, merci. D'accord, à bientôt. Je t'aime.

Boul. de Maisonneuve O. / St. Mathieu. Nerveuse. On a loué un appart le temps d'un soir pour la fête d'un ami de mon copain. Je ne connais que quelques personnes et j'espère qu'elles sont déjà arrivées. Je fais le tour du bloc, le temps que l'heure avance. J'essaie d'être en retard, au moins un peu.

C'est l'été, et même si la nuit tombe, il fait toujours aussi chaud au centre-ville. Et il ne fait pas si noir que ça, avec les voitures qui circulent, se cherchant des places de stationnement, et les signes des commerces aux lumières fluorescentes. Au coin, la pharmacie est déjà fermée. J'aurais aimé y entrer et perdre mon temps, peut-être acheter un vernis à ongles sans trop y penser. Plus loin sur l'autre rue, il y a une SAQ encore ouverte. J'entre. J'ai déjà, dans mon sac, une bouteille de rosé *cheap*, mais je regarde quand même.

Je me dis que j'aimerais tant être une de ces personnes qui se ressourcent dans ces fêtes, qui s'énergisent du social, au lieu d'en être drainée. Je m'oblige à accepter les invitations et souvent lors des soirées de ce genre je ne parle pas beaucoup, je ne fais que suivre les conversations. Je suis une observatrice.

J'achète une liqueur de litchi qui était en vente et je quitte. Dehors, un léger changement de luminosité m'indique que j'ai réussi à écouler un peu de temps. Je remarque les vêtements des filles qui marchent en sens inverse sur le trottoir, elles rient en groupe de deux ou trois, elles brillent. Elles, elles savent sortir.

Boul. René-Lévesque O. / Mansfield. Ce matin l'hiver s'est invité au mois d'avril. Les gens sortent de la gare ou du métro, se dirigent au boulot. Plusieurs traînent des souliers dans leur main ou dans un sac et serrent les dents d'avoir ressorti leurs bottes.

C'est la danse du travail, la routine. Un trajet répété, auquel on ne pense plus. On songe aux tâches du jour, on planifie, on priorise. On traverse la rue en diagonale pour se réfugier plus rapidement dans le lobby luxueux d'une tour à bureaux. On s'entasse dans l'ascenseur avec des sourires polis et quelques mots sur la météo qui nous a décoiffés.

Crescent / Sherbrooke. Je t'avais donné rendez-vous à l'intersection, devant un bar que je connais bien. Tu m'y attendais. J'ai dit ton nom pour que tu comprennes qui j'étais. Tu as proposé qu'on prenne un verre quelque part d'autre, l'endroit te semblait bruyant, t'intimidait. Peu importe, ça ne me dérangeait pas, on pouvait marcher.

Nous avons trouvé un autre bar plus bas sur la rue, finalement. Presque vide, plus tranquille. Nous sommes restés quelques heures, avons parlé de nos familles, du travail, des études. Tu as même sorti ta meilleure anecdote pour moi. J'ai ri.

Quand nous avons quitté, il pleuvait, une petite pluie de soir d'été. J'avais un parapluie dans mon sac, que nous avons partagé. Comme si tu avais demandé aux nuages un prétexte pour te rapprocher.

Peel / Notre-Dame O. Je me dirige vers le métro. Je tiens dans mes mains une tarte à la citrouille faite maison pour la belle-famille. Je porte mes plus belles chaussures, celles avec un petit talon qui se fait entendre à chacun de mes pas. Un foulard gris et bleu pastel orne mon manteau en feutre. Au petit parc, en face, les feuilles sont presque toutes tombées. Mais il fait doux, il fait soleil. Il fait beau. C'est ce que me dit une femme un peu âgée qui attend aussi pour traverser la rue. Elle me demande si c'est moi qui ai fait la tarte. Elle semble ravie de ma réponse.

La blonde de son fils fait un vraiment bon gâteau aux carottes. Elle dit que le truc, pour pas qu'il soit trop sec, c'est de mettre de l'ananas broyé dans le mélange. L'étrangère me confie ce secret avec un ton complice.

Elle marche avec moi maintenant. Je ne sais pas si elle a changé le trajet de sa marche ou si nous allions réellement dans la même direction. On jase ainsi jusqu'à Bonaventure. Son fils est en voyage. Thaïlande. Elle n'y a jamais été. Oui, c'est la bonne saison pour aller dans ce coin-là. Mais c'est une belle saison pour être ici, aussi. Bon, bonne journée. À vous aussi. Elle poursuit son chemin sans moi, je la regarde disparaître au coin du bloc avant de m'engouffrer dans le métro.



Av. Viger E. / Sanguinet. Je porte mes pantalons propres et mes souliers les moins sales. Un col roulé dédié à ce contexte de première impression. Il est bourgogne, met mon teint en valeur et s'agence bien avec mes cheveux bruns. Bref, habillée en madame, je suis prête à nommer mes forces et ce sur quoi je dois travailler, à mousser mes expériences de travail, vanter mes ambitions pour les cinq prochaines années et répondre à la question « quel animal êtes-vous ? ». En entrevue, j'aime dire que je travaille sur ma gêne. Ça me donne l'occasion de sous-entendre que lorsque je deviens plus confortable, je suis un plaisir à côtoyer. En d'autres mots, donnez-moi une chance.

J'applique rarement pour un emploi sans être convaincue que je suis apte à accomplir l'ensemble des tâches décrites. Et ça, s'ils ont lu mon CV, les personnes avec qui je devrai m'asseoir le savent déjà. L'entrevue n'est pas un test de mes compétences, c'est une *date*. C'est pour ça le bourgogne. C'est pour ça les pantalons propres. Le message : Je veux tellement la *job* que j'ai mis une ceinture pour vous aujourd'hui.

C'est une *date* et ils ont plusieurs prétendants ; je dois me démarquer, séduire. Trouver en moi un peu de charme. Flirter avec la ligne du mensonge pour me vendre. J'aime beaucoup travailler dans un environnement *fast-paced*, je performe mieux sous pression. La mission de votre organisation m'a toujours interpellée. Je suis complètement à l'aise avec Excel. Oui, je suis disponible les soirs et les *weekends*.

Av. du Parc Lafontaine / Cherrier. J'ai les extrémités gelées, les joues rouges, des patins dans mon sac. J'attends l'autobus avec d'autres qui ont aussi voulu profiter de la belle journée d'hiver. Chez moi, je pourrai me concocter un chocolat chaud. J'entends un père dans la file faire une promesse semblable à sa fille. Je souris dans mon foulard.





LES MOTS QUE JE BAFOUILLE

MYRIAM COTÉ

C'est l'année où, pour comprendre comment le temps passe (pour que le temps, encore, passe), j'ai dû m'en remettre à l'espace ; une année presque complète où je n'ai pas été sujet, pas tout à fait : les choses, plutôt, m'arrivaient. J'oubliais de conjuguer mes verbes, à l'écrit je ne savais plus s'il fallait doubler les consonnes.

Il y a eu le moment d'avant, puis celui d'après. Je ne sais plus quel visage je portais.

Ce n'est pas ici que devrait commencer le texte. La difficulté que j'ai à dresser une chronologie des évènements.

Je n'ai jamais compris comment parler avec les dents que j'ai, sur toutes les photographies de colloque on me reconnaît à la bouche. C'est pareil quand je parle d'elle, le même désordre : « c'est la deuxième maîtrise que je commence, non je ne suis pas exactement excitée, j'espère juste ne pas l'abandonner celle-là aussi parce que quelqu'un est mort, non, ce n'était pas ma sœur mais c'était tout comme, je n'ai encore jamais été la sœur de personne ».

Les mots que je bafouille.

C'est l'année où quelque chose du temps s'est replié, où le temps a dû se déposer dans les choses, je veux dire : c'est l'année où pour comprendre le temps qui passe, je ne pouvais me fier qu'à ce que j'arrivais à toucher. J'ai commencé à remarquer les îlots de neige, la progression du gris sale autour. La mousse au pied de l'arbre d'en avant, son vert tellement *out of place* dans le retard du printemps. C'est l'année où j'ai commencé à voir les merles, à les reconnaître à l'orange très foncé de leurs ventres.

Je n'écrivais qu'épisodiquement dans le cahier, quelques lignes aux deux ou trois semaines pour me rappeler mon absence. Le premier mars : « J'écoule le temps sans y être ». Le vingt-et-un août : « C'est comme si je n'étais pas tout à fait éveillée ». Le vingt-sept novembre : « Je me sens loin, comme si je retenais mon souffle ».

C'est l'année où, quelque part en janvier, je n'ai plus su comment me regarder. Quelque chose du reflet, son exactitude, me dérangeait. Je préférais aux surfaces claires celles embuées ou égratignées : le miroir de l'Airbnb où j'ai passé mon anniversaire (urgence de n'être pas dans la ville de sa mort au moment de vieillir encore), le robinet déformant du bain; n'y apercevoir tantôt que le menton ou le rose d'un mamelon.

Pour que le temps continue d'avoir un sens, j'ai dû trouver des façons de le voir : certains après-midis, à haute voix : « si le soleil fait flaque sur le mur du fond c'est qu'il doit être un peu avant deux heures ».

Je n'ai jamais su me repérer dans l'espace, jamais bien compris comment fonctionnait le nord, mais l'année d'avant, j'avais le temps. Je veux dire, le temps, j'étais bonne à son jeu : jamais besoin de vérifier l'heure, j'étais en avance sur tous les rendez-vous, la première assise dans toutes les classes.

C'est l'année où les jours de la semaine sont devenus poreux : dans le cahier souvent je me trompais de date, j'écrivais « mercredi » puis « vendredi » sans savoir expliquer la différence.

Il y a eu le moment d'avant, puis celui d'après. J'ai deviné tout de suite au tremblement de la voix au téléphone. ⊙





JE VEUX APPRENDRE À DIRE ADIEU COMME ON OUVRE UNE FENÊTRE

NOÉMIE DUBÉ

les mains nues
je ratisse la neige
dans ton regard s'enfouissent
encore les souvenirs

tu creuses un trou
dans le reflet de mes yeux
/ ça me traverse
le temps s'y terre brièvement

nous essayons de ne plus le retenir

je défais mon corps
de sa fatigue
je compte les pas entre les tintements

nous suivons les voix de tête
dans la marche leur résonance
esquisse notre valse

à l'orée des départs
les clochers se dispersent
l'orchestre s'active sous le pont
j'entends l'archet se raidir
le crin sous la pluie
ici n'existe plus
de parole juste

tu distribues les instruments
dans des mains aveugles
le fleuve grince et les têtes se tournent

je tire ta langue
pour cueillir la culpabilité
coincée dans ta gorge
/ je pourrai la semer
en échange je laisse
tomber mon silence
sur ta joue

tes lèvres
en secret
sifflent les seules notes
de ma cadence

devant l’horizon
ta silhouette hissée en phare
j’attends
l’heure pour pleurer
nos ruines le long des rives

chaque minute qui passe
j’imite le chœur
en espérant chanter
pour que résonne
l’ardeur de nos accords
pour que se redressent les roseaux
sur lesquels nous nous sommes échoués

j’émiette ma peine
dans le creux de tes paumes
des larmes figées
que tu presses
contre les tiennes

de tes poignets
la fièvre perle
/ tu retrouves notre brûlure
nous regardes la lancer à l’eau

les voix s’alourdissent
en un avertissement qui coule grave
je vois revenir le nilas

on ne se débarasse pas
à bout de bras
de l’inconsolable

à deux nous étendons
les mots trempés de vacarme
nous convoquons le vent
pour subtiliser les bavures
d'une douleur maculée

tu répands le verbe rester
devant ce qui se relève en nous
/ de nous

tu dis
les rayons du soleil
sont plus obliques
en hiver qu'en été[1]

je rassemble les lumières
que nous avions égarées
une odeur de promesses
dans le dégel
fait craquer les volets

notre disparition se réveille
encore embuée
des traces de pardon
sur les carreaux ⊙

[1] Emprunt : https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A6O0028.





NE SUBSISTE

RACHEL BOYER

/

le froid est habité par un corps qui tremble

/

l'aile pulmonaire frissonne par à-coups

/

une peau trop nue

/

ne cesse d'hésiter

/

lavée à l'oeil blanc des sommets

/

elle se garde du feu

/

qui se garde d'elle

/

le corps mille fois bégayé dans la peau bleue

/

inarraché

/

il n'y a pas de dehors à être soi

/

//

cueille l'idée de moi
à l'hésitation d'une veine

//

déshabille mon visage
mes membres inefficaces

//

un tremblement sur la peau me résume
le resserrement étudié d'une lèvre

//

à la moelle blanche
de ma très exacte nudité

//

éclot tout ce qui s'évade
du corps de la terre

//

l'embrasure vigilante
où l'amphore bascule

//

je m'aligne aux vacillements des états stables
retiens l'orgasme du monde comme un état d'âme

//

Tout tombe sur le papier comme une averse
je m'intercale /   à l'étreinte des matières

en elle je glisse /   sous les nerfs dilatés
j'y enfonce mes doigts et me retire la glotte
gencive et fémur

je suis cette peau pour étreindre la rosée
la plèvre doublant la hanche des saisons

je rejoue l'interstice des gorges
écarte /   les lèvres du monde partout disposées

ainsi sans ravage /   je bute sur mon corps comme on presse la détente

Rachel Boyer

La lumière décalque
de mon c / orps
quelques fleurs de lumière si   brusquement   hivernales

je suis scindée aux avancées de l'espace
la flèche tirée de l'avalanche
débitée gramme par gramme
je m'éparpille comme de la graisse sur la page

ma sévère mutation
à l'extrême bout de l'o / s
où s'égraine le blé
des échos cellulaires
du blanc sur du blanc   éclate sans traduction

mes o / s se déversent
forment les empreintes raffermies
de l'eau

cet effet d'optique qu'est mon c / orps
une ossature impraticable

évidée
au coude de la page



LITANIE DES OUBLIÉES

MARILYNE BRICK

«Il y va d'une génération piégée sans le savoir
dans la chaîne répétitive des générations.»

France Théoret citée par Chloé Savoie-Bernard

une bibliothèque paisible des néons feutrés
sans fenêtre les yeux s'épuisent
symptôme d'un désir acharné
une passion des traces d'être-au-monde réfractaire

perdue dans un amour anachronique
une femme cherche des mots
découvre les ruines des ruines
des prénoms archivés subjugués

devant l'étendue des corps tombés
elle s'élide

canon fugue bagatelle requiem
une femme pénètre les chants de révolte
entonnés par ses soeurs de papier
fantasme aux limites de la chute

elle n'entend que le révolu
délire le réel entre les mots
danse loin de celles qui soufflent encore

vient le temps de partir
elle croise des corps sans voix

ses épaules plient sous les emprunts
lorsqu'elle déplace les savoirs
un trajet de bus à la fois

dans la noirceur d'un appartement trouvé en catastrophe
son énonciation
          une œuvre insoutenable
s'emballe dans leurs plaintes chronophages

la femme des livres vit la genèse d'un sujet barré
ces mémoires impossibles deviennent sa demeure

être est une activité de fiction
lancine-t-elle



d'une page à l'autre
son manuscrit se fait miroir des ensevelies
tombeaux de leurs moi-je
ces femmes subversives
de *terribles vivantes*
cannibalisent le référent neutre

dans la pénombre de son espace
demeurent des redites
qu'elle redit

une révolution entre guillemets

la vieille petite fille se découvre
se met en péril dans sa passion du bavardage
héritière d'une colère radicale

elle regarde la houle mourir à ses doigts
se laisse bercer par ces fragments de désir
y capture l'effritement des paroles
une utopie liquidée

réécrire l'effacement
les prénoms sans suite
la jouissance des lèvres
le réseau des sœurs
la violence des savoirs

l'élidée s'élance dans un cri scriptural ⊙

COMITÉ ÉDITORIAL

Robert Cé

Morgan Lajoie

Mathilde Pelletier

Jeanne Goudreault-Marcoux

Camille Racicot

Gabrielle Legault

RÉVISION LINGUISTIQUE

Camille Bergeron

Margaux Blair

DESIGN GRAPHIQUE

Janelle Pi

PHOTOGRAPHIES

Camille Racicot

SOUMISSION DE TEXTES

La revue Grands Espaces publie poèmes – en prose ou en vers –, nouvelles, micro-récits, fragments, essai, etc. Pour un même appel, il n'est possible de soumettre qu'un seul projet. Nous acceptons un maximum de huit pages pour les suites de vers et cinq pages pour les textes en prose, soumis en format .doc. Vous devez nommer vos fichiers comme suit : « -titre » et les faire parvenir à revuegrandsespaces@gmail.com avant la fin de l'appel de textes.

PROCESSUS DE SÉLECTION ET DE RÉVISION

À la suite de la période d'appel de texte, le comité d'édition se réunira afin d'effectuer une sélection. Une réponse sera ensuite transmise à toustes celleux qui auront soumis une proposition. Les textes sélectionnés feront l'objet d'un travail de réécriture collaboratif entre éditeur·e·s et auteur·ice·s. Afin d'encourager l'émergence de nouvelles écritures et de contribuer à la réflexion des auteur·ice·s de l'UQAM, l'équipe acceptera de répondre aux questions des auteur·ice·s concernant le refus de leur proposition.

Tirage de 150 exemplaires. Dépôt légal à Bibliothèque et Archives nationales du



Québec (BANQ). Grands Espaces est la revue des étudiant·e·s en études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Son contenu peut être reproduit, en tout ou en partie, sans autorisation écrite. Chaque auteur·ice est responsable des propos tenus dans son texte. Grands Espaces est financé par l'AEMEL-UQAM, l'AFÉA-UQAM et l'AECSEL-UQAM.

